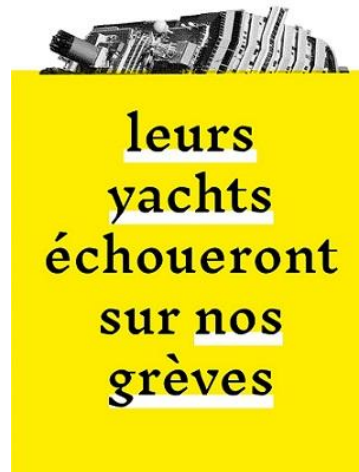


La vie comme elle va



Ce qui fonde un mouvement d'agitation sociale susceptible de faire histoire, c'est, d'une part, sa caractérisation comme faille dans la temporalité linéaire du pouvoir – et, d'autre part, même minoritaire, sa capacité à s'instituer, dans la durée, comme force de résistance agissante, inattendue, inventive et fraternelle. Celui des Gilets jaunes réunit ces deux particularités. C'est pourquoi il fait déjà histoire, y compris chez ceux qui l'ont regardé passer du haut de leurs petits a priori politiques, syndicalistes ou idéologiques – et dont beaucoup admettent enfin, une grosse année après, le rôle décisif qu'il eut dans la préfiguration stratégique du combat qui les oppose désormais, tous ensemble et frontalement, à la macronienne contre-réforme des retraites, à l'ignoble monde *blackrockisé* qu'elle annonce, au régime pestilentiel qui la porte et à sa police, si bestialement répressive que tout le monde a compris qu'elle était, en effet, objectivement détestable.

Veulerie des macronards

L'extrême centre au pouvoir aura réussi ce tour de force de néantiser le politique à un point tel qu'il suffit – si l'on tient la durée – d'écouter trente secondes n'importe quel agent de sa clique pour se convaincre du vide historico-politique abyssal qui étaye sa novlangue. L'identité du commis d'office importe peu, si peu que personne ne la retient jamais. C'est qui ? Un macronard... Un petit soldat d'une armée des ombres où chacun est taillé à l'identique, robotisé comme jamais, bête à manger du foin, infiniment interchangeable. Elle fait masse de rien, cette troupe de petits marquis, dont on dit qu'elle se défait à mesure que le temps passe et que reviennent les échéances de sa réélection. À défaut des mêmes, on en trouvera d'autres, plus ou moins fringants. Car, dans cette élite de la veulerie, à défaut de se préoccuper de la République et du bien commun, la jeunesse se porte en bandoulière. On la dit supérieurement dotée pour sentir l'air du temps. À les voir jaboter dans les lucarnes portatives, on peut en douter plutôt deux fois qu'une. Ils ont la jeunesse des bons vins, celle qui les rend imbuables.

L'armée de Jupiter, qui prétendait incarner un nouveau monde, nous rejoue, en réalité, l'Ancien Régime du roi serrurier dans ce qu'il avait de pire : sa cour, sa basse-cour et ses plumes. Ils sont de ce monde, les macronards, comme les Versaillais l'étaient du leur du temps où Paris et le royaume grondaient de colères incertaines mais conjugables. Juste avant la chute. Et quelle chute ! Verticale et sur bruit de lame. « Vous n'obtiendrez rien ! », a récemment lancé, à un syndicaliste, une bergère d'aurore, cheffe de bande ayant table ouverte sur un plateau du Spectacle. Ça

rappelle bigrement le « s'ils n'ont pas de pain, qu'ils mangent de la brioche » d'autres temps incendiaires où, contre la volonté de Dieu même, la noblesse perdit ses bas et fila sur Varennes en attendant des jours meilleurs qui, pour elle, ne vinrent jamais. On comprend bien, dès lors, que spontanément les gueux de l'hiver 2018, ces « jaunes » pas encore « radicalisés », aient cru bon de ressortir des placards du souvenir le tricolore de 1789. On les disait *has been* quand ils étaient prophètes. Les gauchistes ne s'en remirent pas. Depuis, ils courent après le train de l'histoire. C'est vrai qu'elle est capricieuse, l'histoire. Elle aime les tours, les détours et les bons tours. C'est ainsi que les progressistes paresseux de 2017 qui ont cru faire barrage au « fascisme » en votant Jupiter contre l'Affreuse de Saint-Cloud, se trouvent fort marris en constatant que, à défaut de rentrer par la porte, le « fascisme » – c'est-à-dire pour le coup un ultralibéralisme autoritaire à l'esprit mafieux et entièrement dépendant d'une police surarmée et éborgneuse – est en train de passer à l'anglaise. Comme soleil noir d'un monde malade en voie de marchandisation totale.

Mais, de ce monde, personne n'en veut. Il craque de partout. Il prend l'eau. Ici et ailleurs, ici surtout. Et cet « ici », aux yeux du monde, ce n'est pas rien. Car, malgré tous ses défauts, ce vieux pays, c'est encore celui du régicide. La haine qu'on sent monter dans tous les cortèges, à toutes les actions, dans tous les coins du pays, peut être mauvaise conseillère, on le sait, mais elle est cimentée, agrégée, par ce qui s'y passe depuis que Macron est sur le trône d'une République qu'il gère comme une entreprise du CAC 40. En sachant qu'une fois rentré au bercail des vautours de la finance, il touchera les prébendes de tout ce qu'il aura démantelé. Et ça fera bézef, à n'en pas douter. Son monde est d'une tristesse accablante. Oui, la nouveauté, c'est que personne n'en veut de ce monde, sauf les quelques psychopathes qui se gavent de sa merde. Leur base électorale est nulle. Ils ne sont rien que des pantins assez stupides pour ignorer à ce point les lames de fond qui montent. Qu'un ministre « premier » de son genre se soit cru assez combinard pour dealer sa daube en nous faisant croire que la colère feinte d'un Berger-Paillasse, « syndicaliste » comme on n'en fait plus, à propos de « l'âge pivot », suffirait à l'abandonner « provisoirement », trois semaines après, sans rien toucher d'autre à une contre-réforme entièrement pourrie, restera un cas d'école de cette fausse vie dans laquelle ce monde s'agite ! Non, il ne voit rien, ce monde des nantis du néant, de ce qui monte, de cette colère infinie qui s'exprime de plus en plus nettement, partout, sans complexes, à coups de robes d'avocat qu'on balance dans les antres de justices, de livres et de cartables jetés par les profs devant les rectorats, de démissions massives de leurs fonctions administratives de chefs de services hospitaliers, de cérémonies de vœux uniment troublées par des « foules haineuses », de préfectures blanchies à la neige artificielle par des pompiers, de caisses de grève qui se remplissent comme jamais, de sondages répétés où la popularité du mouvement ne s'essouffle pas davantage que le mouvement lui-même. Ils ne voient rien, les macronards, sauf qu'ils ne peuvent plus se déplacer sans escorte ou dîner en ville sans protection policière et sous les cris de « On est là, on est là... ». La bêtise crasse de ce pouvoir, c'est d'imaginer un seul instant que la pâte pourrait retomber comme ça. C'est ignorer que les levures sont multiples, qu'elles interagissent, qu'elles font fierté, chaleur et vie communes, qu'elles sont en train de donner naissance à une nouvelle forme de réappropriation de l'espace public, de la parole politique, où toutes les résistances se conjuguent, où tous les malheurs s'agrègent, où tous les bonheurs sont possibles, où ce qui naît de l'imprévisible n'a aucune raison de rendre les armes, ses propres armes, avant de les avoir expérimentées. Si ces gens-là lisaient – ceux d'en haut, doit-on entendre –, il faudrait leur conseiller de se plonger d'urgence dans les premiers chapitres du *14 Juillet* de l'excellent Éric Vuillard. Ils comprendraient peut-être que,

quand la maison brûle, il vaut mieux faire un temps la politique de ses adversaires pour ne pas avoir à boucler ses valises, comme la clique versaillaise dut le faire en son temps. Car la police peut maintenir l'ordre, et même créer le désordre. Elle peut éborgner, mutiler, ravager des vies, mais elle peut aussi s'esbigner quand, sur une improbable intuition, elle comprend enfin que, non seulement le peuple veut la fin du régime, mais sa propre peau. Quand les passions populaires se déchaînent, l'histoire l'a prouvé, « Tout le monde déteste la police ! » est bien plus qu'un slogan. C'est un cri de guerre qui n'épargne personne. Les petits marquis des anciens temps l'ont compris trop tard.

Rougeoiements, flamboyances et confluences

Sur l'autre rive de la vie comme elle va, un vaste collectif multiple et anonyme, déterminé et mouvant, est en train d'écrire, en lettres de feu, une nouvelle page de l'histoire des révoltes. Une page inédite, sans doute. Car il est possible que, de ce mouvement – que nous souhaitons vainqueur par KO mais qui, même vaincu par la force brute, aura réinventé la rage de vaincre –, naisse, par capillarité des convergences, une nouvelle façon d'envisager la lutte des classes de notre temps. Et là, il faut tenter de s'expliquer.

À l'heure où, toute honte bue, c'était à l'été dernier, quelques adeptes des bilans et perspectives, marxistes en diable dans leurs prétentions à l'infailibilité, s'employaient à enterrer, sous leur science, un mouvement des Gilets jaunes où ils ne s'étaient engagés, pour certains, qu'en se pinçant le nez et qu'ils jugeaient désormais fini, nous avons pris, ici, l'exact contrepied de leur prétention. Il s'agissait pour nous d'en finir surtout avec la fin¹, c'est-à-dire avec cette idée absurde qu'un tel mouvement de réveil des consciences pouvait avoir une fin. Nous y disions : « La temporalité a des règles que la raison ignore. On ne la fixe pas. Elle est insaisissable. Elle opère par vagues. Toute aspiration révolutionnaire est un lent processus de dé-possession des anciennes croyances que l'idéologie dominante a transformées en vérités intangibles et qui lentement s'érodent dans les consciences en éveil. Nous en sommes là. Au point où ce "nouveau monde", qu'on nous a vendu comme un fétiche, n'est désormais soutenu que par 10 % de la population réelle. Au point encore où, de partout, sourdent des colères parcellaires contre ce qu'il incarne. Au point, enfin, où, malgré la terreur policière minutieusement pensée, organisée et pratiquée, le courage est redevenu vertu de résistance. Le vent de la révolte a levé sa première vague. Décisive et prometteuse. Tout viendra en son temps. Car il se peut bien que l'Histoire, c'est-à-dire la durée, soit, cette fois-ci, du côté de la levée en masse contre l'innommable. » À nous relire, et sans arrogance, nous ne pouvons que constater que nous avons raison.

La seconde vague, elle est là, sous nos yeux rougis par les gazeuses policières, sous nos pas fatigués d'avoir trop arpenté l'asphalte depuis plus d'un an. Elle est là, cette nouvelle vague, comme évident prolongement du mouvement des Gilets jaunes, comme dépassement, comme acte fondateur d'un après où rien, pensons-nous, ne sera plus comme avant. Les sceptiques, toujours les mêmes, scolastiques à souhait, y verront comme d'habitude une prophétie. On s'en fout. Ce qui court, c'est une aspiration, la même que les Gilets jaunes, à relever la tête, à reprendre courage, à cesser de courber l'échine, à refuser de se laisser confisquer nos luttes, à inventer de nouvelles manières de les mettre en branle, de les organiser de façon non corporatiste, horizontale, ouverte. La question n'est plus de savoir si le syndicalisme à la papa est utile ou nuisible. Il est ce qu'il est, une forme probablement dépassée de

¹ « Pour en finir avec la fin », en ligne sur <http://acontretemps.org/spip.php?article734>

résister à l'offensive ultralibérale autoritaire du capitalisme tel qu'il est devenu, même s'il peut encore servir dans les moments de basses eaux, défensifs. Au choix de chacun. L'important, nous semble-t-il, n'est plus désormais de nous satisfaire de nos vérités partielles, toutes mises à bas par le mouvement de la vie même, mais de parier sur la renaissance qui vient, qu'on sent déjà pointer sur chaque piquet de grève, sur chaque manif sauvage, dans cette conjugaison de nos fraternités. Sortir du moule, c'est s'ouvrir à l'imprévu, c'est admettre aussi que, si personne ne sait où il va, chacun sait, dans ses propres profondeurs, vers où il n'ira plus : la délégation sans possibilité de révocation, l'acquiescement aux ordres venus d'en haut, la dilution de l'essentiel dans l'accessoire, le refus de ce qui nous sépare artificiellement.

C'est en cela, sans doute, que ce mouvement de grève inédit restera exemplaire. Exemplaire par le courage de celles et ceux qui, à la SNCF et à la RATP, derniers bastions d'une classe ouvrière encore capable de jouer de son rapport de force, en sont à leur quarante quatrième jour de grève reconductible. Exemplaire par la détermination de celles et ceux qui, dans l'énergie, les docks, les raffineries, l'enseignement, la culture, les arts et spectacles, les hôpitaux font la grève, perlée ou reconductible, et participent activement à toutes les actions de solidarité. Exemplaire par l'implication des Gilets jaunes, naturellement hyperactifs dans tous les blocages, dans chaque piquet de grève, dans les affrontements avec la police. Exemplaire par la sympathie pro-gréviste de celles et ceux qui, confinés dans des conditions de précarité telles que rien ne leur est permis, s'arrachent à leur misère les samedis de manif pour en être. Exemplaire, enfin, par la radicale détermination des bases ouvrières à décider, elles-mêmes, de la suite à donner à leur mouvement. Jusqu'au retrait de cette infâme contre-réforme.

Ces confluences qui, de partout, se corrént, tracent, dans leurs refus affûtés d'un monde détestable, le chemin d'un possible à effet prolongé. Elles inventent de nouvelles manières d'être, de faire, de décider, de vivre le combat social, d'apprendre de l'autre sans l'instrumentaliser. Car ce qui se construit, dans la chaleur des résistances, dans la peur des confrontations, dans la joie de l'être-ensemble, c'est le revers de la médaille : la naissance d'une force insoupçonnée capable de faire faille commune dans le mur fissuré de l'oppression majuscule. Et tant mieux si ses pierres s'écroulent sur les tronches poudrées des macronards. On a tant envie de les voir fuir sous les crachats d'un peuple rouge, noir, vert et jaune. Qu'ils aillent au diable ! La vie est de notre côté. Belle comme une marche aux flambeaux dans la nuit d'hiver.

Il faut tenir.

Il s'agit de réenchanter la lutte en la rendant insaisissable.

Freddy GOMEZ

– À *contretemps* / Odradek / janvier 2020 –

[<http://acontretemps.org/spip.php?article747>]

